

se servant de sa plume comme d'une arme, homme d'Etat, toujours sur la brèche, toujours actif, toujours présent aux événements qui demandent la parole et l'action ; l'autre, enfermant sa vie pure et modeste dans le sanctuaire de la science et de l'art, harmonieux et beau dans son style, plus philosophe qu'historien, ne se mêlant aux faits que quand on lui demande l'expression d'une âme dévouée et courageuse, aimant la science et l'étude comme Raphaël aimait la Fornarina, homme éminent, à qui nous ne ferons qu'un reproche, c'est d'avoir préféré se livrer tout entier au culte de l'art, plutôt que de donner aux affaires le reflet de son cœur si noble et de son caractère si droit.

La Restauration avait eu cet avantage, de permettre à toutes les intelligences l'accès aux discussions de principes que l'Empire avait étouffés sous l'éclat de la gloire militaire. En 1815 surtout, le retour des Bourbons avait jeté dans le pays une nouveauté, un imprévu d'allures et de façons de penser qui excitait au plus haut degré l'effervescence des jeunes têtes. Ceux à qui l'on avait octroyé la charte, se demandaient, en la prenant pour texte, ce que signifiait ce pacte fondamental ; et comme on le livrait à la France, il était logique que l'on s'en occupât par la discussion. — En province, surtout, et dans la ville d'Aix, il y avait peu de place aux événements ; il y en avait beaucoup à l'appréciation des nouveaux actes : aussi la politique arrachait-elle les jeunes étudiants de l'école de droit aux études arides des lois et de la jurisprudence. On les trouvait plus souvent occupés à interpréter les premiers actes du gouvernement de la Restauration que les articles du code Napoléon.

On conçoit parfaitement que ces discussions, faites pour ainsi dire à huis-clos dans la ville d'Aix, n'exerçaient pas d'influence sur les faits ; mais elles furent comme l'image des inquiétudes qui s'étaient emparées de toutes les villes de France en 1815 ; et cette polémique n'empêcha pas MM. Thiers et Mignet de se livrer à des études approfondies et sérieuses. Cujas et Barthole, les Institutes de Justinien, le Code Napoléon, la procédure, tout cela n'était pour eux qu'une question d'examen ; mais ils n'avaient pas oublié la véritable définition de la jurisprudence ; car tous deux poursuivaient avec un zèle infatigable le mystère des choses divines et humaines : *Rerum divinarum et humanarum notitia*.

Toute la philosophie, Platon, Kant, Descartes, Bacon, etc. etc., toutes les merveilles littéraires et historiques des dix-septième et dix-huitième siècles, étaient étudiées, commentées, approfondies avec une conscience inexorable par les deux néophytes. Ils s'inspiraient ainsi, dans le silence d'une cité modeste et loin du bruit des faits qui se passaient au centre, de ces grands principes dont le fonds commun s'amassait dans leurs têtes avec une ingénieuse économie : trésor d'un avenir vers lequel ils se sentaient prédestinés.

M. Thiers, surtout, était loin de cacher, même à cette époque, les vues ambitieuses qui semblaient être pour lui le présage assuré de sa fortune. Tantôt, au milieu de ses jeunes amis, il se posait en chef de parti, et l'on aimait à l'entendre discourir, on le consultait avec confiance ; les hommes d'un âge mûr ne dédaignaient pas de venir s'instruire, tout en ayant l'air de se rappeler, en l'écoutant. Tantôt on entendait le jeune étudiant disant naïvement à ses camarades : " Nous verrons bien... quand nous serons ministres !" Tantôt les ci-devant de la ville, à qui l'on communiquait ses premiers essais littéraires, disaient de lui : " Il écrit bien, mais il pense mal," donnant ainsi de l'importance au début du futur historien de la Révolution ; enfin ses succès mêmes trou-

vaient des envieux, des ennemis, et il se voyait forcé d'user de ruse pour déjouer, par quelque tour espiègle, les petites conspirations faites contre son triomphe.

La ville d'Aix avait, comme toutes les villes du midi, des tendances littéraires. Il s'y trouvait une académie, et cette académie distribuait des prix.

En l'année 1818 ou 1819, on y mit au concours l'*Eloge de Vauvenargues*. M. Thiers ne manqua pas de se mettre au nombre des concurrents. Son *Eloge* avait réuni les suffrages de tous ceux qui l'avaient lu ; mais le succès même éveilla les rivalités ; le secret fut divulgué ; les royalistes de la ville s'émurent. Le discours de M. Thiers avait bien été désigné comme le meilleur, mais l'académie, qui se composait alors en majorité de royalistes, fit acte d'opposition, et elle jugea dans sa sagesse qu'il valait mieux remettre la distribution des prix à l'année suivante.

M. Thiers voulait triompher. Que fit-il ?

Il s'imagina bien qu'à cause de ce proverbe : *Nul n'est prophète dans son pays*, les académiciens d'Aix ne croiraient aucun littérateur de la modeste cité capable de traiter Vauvenargues comme il le mérite, si parfait que fût l'*Eloge*. Ceci est un préjugé à l'usage de tous les temps et de toutes les villes.

Les membres de l'académie espéraient d'ailleurs que cet journement ne manquerait pas de faire quelque bruit, que peut-être il arriverait à cet aréopage méridional quelque fruit exotique, une composition envoyée de quelque grande ville de France : qui sait ! Paris même, Paris viendrait peut-être à Aix se soumettre au jugement de la docte assemblée : le petit révolutionnaire serait battu ; et l'académie recevrait ainsi le témoignage d'une déférence toute particulière de la part de la capitale du royaume.

Ce serait un double gain.

Le calcul de l'académie d'Aix ne fut pas déjoué ; un beau jour, on apprit qu'en effet on avait reçu un manuscrit que l'on disait être adressé de Paris.

A quelques jours de là, l'ouverture de ce manuscrit fut faite solennellement, et nous laissons à penser quelles extases, quelle admiration s'en suivirent : le chef-d'œuvre exotique fut proclamé le *premier prix*, sans comparaison avec tout autre ; et bien que le sceau de l'enveloppe qui contenait le nom du vainqueur fût respecté, on décida très énergiquement que le discours de l'an dernier (et dont l'auteur était connu ; c'était l'œuvre de M. Thiers) n'aurait que l'*accessit*.

Cela fait, on en vint à la rupture du cachet, à l'ouverture de l'enveloppe mystérieuse... de l'autre *Eloge*.. Quel fut l'étonnement de l'assemblée, lorsque le président annonça que ce nom *parisien*, ce grand littérateur !... c'était encore M. Thiers !!! M. Thiers, qui avait eu la malice d'expédier à Paris le manuscrit d'un second discours qu'il avait composé sur Vauvenargues, et de le faire revenir à Aix, pour y être jugé avec toutes les préventions favorables que l'on ressent presque toujours pour ce qui vient de loin. Nous avons pu retrouver un extrait de ce premier écrit, alors sorti de la plume du futur auteur de l'*Histoire de la Révolution*. Voici ce travail :

EXTRAIT DE L'ÉLOGE DE VAUVENARGUES, PAR M. THIERS, AVOCAT, ET QUI A REMPORTÉ LE PRIX A L'ACADÉMIE D'AIX, EN 1821.

" Le plus intéressant de tous les phénomènes pour l'homme, c'est lui-même ; et c'est aussi la matière sur laquelle il a le plus écrit. Cette matière n'a jamais été circonscrite, tant elle est vaste. Philosophes, moralistes, poètes comiques, l'ont traitée